

*Le défi du reste de ma vie,  
c'est d'être.*

YVELINE GLAUDE-BRÉCY

*14 décembre 2000, New York, devant Flowers by Clair's*

Lorsque nous nous sommes rencontrés, le soleil entamait sa descente derrière la statue de la Liberté. Le ciel se colorait des teintes hivernales et la lune commençait à apparaître à la pointe de l'Empire State Building. L'air glacial traversait mes gants en cuir et les flocons de neige piquaient mes joues. Pressée comme chaque habitant de cette ville qui ne dort jamais, je traversais le passage piéton, armée de piles de manuscrits dans un bras et un café fumant dans l'autre, écoutant attentivement mon interlocuteur dans mon oreillette. Obnubilée par ma conversation avec le directeur éditorial, c'est avec un naturel déconcertant que je lui ai foncé dessus, renversant au passage mon café sur sa chemise de soie blanche. Me confondant en excuses, je me suis agenouillée, alors qu'il ramassait ma pile éparpillée sur un sol glissant entre neige et gadoue. Comme je relevais la tête vers lui, il m'a décoché un sourire éclatant

en plongeant ses yeux noisette dans les miens avec une telle chaleur que je ne pourrai jamais oublier ce regard qui est le sien. Il m'a tendu mes manuscrits en s'excusant alors que j'étais fautive et je continuais à le regarder sans rien dire. Je me suis relevée en marmonnant quelques mots inaudibles, gênée de la situation. Je me suis encore excusée et, me posant la main sur le bras, il m'a saluée et a continué son chemin à travers la foule. Je me suis retournée pour l'observer et, à ce moment-là, je l'ai aperçu, immobile. Lui aussi me regardait m'éloigner. Je lui ai souri et ai repris ma course vers le métro en rappelant mon interlocuteur au téléphone.

Quarante interminables minutes, c'est le temps qu'il faut au célèbre Roman Glover, éditeur dans la plus grosse agence new-yorkaise – et mon ami le plus fidèle –, pour détailler mon agenda en tant que nouvelle responsable du service manuscrits. Mon week-end allait se résumer à lire dix potentiels nouveaux auteurs toutes catégories et à en donner un avis constructif, clair et précis. L'un d'eux aurait peut-être, en fin de course, la chance de signer un contrat à compte d'éditeur. Lisant quelques titres, j'ai compris qu'il me faudrait une bonne bouteille de rouge accompagnée d'un plat de spaghetti du célèbre Antonio, chef du restaurant Marea et ami de longue date. Lui seul avait la gentillesse de réaliser mon caprice : « À emporter, car il y a trop de monde dans ton resto chic. » Fidèle à sa gentillesse démesurée, Antonio avait préparé ma demande expresse pile à l'heure. J'ai hélé un taxi qui m'a enfin ramenée chez moi, sur la 400 E 90<sup>th</sup> Street.

La façade de mon immeuble ne payait pas de mine, mais mon appartement était absolument fantastique. Ni

trop grand, ni trop petit et relativement cosy. Une cheminée à foyer ouvert rendait mon coin salon chaleureux et la cuisine ouverte offrait une jolie vue sur la rue animée. Il était vingt heures trente quand j'ai enfin pu prendre une douche et m'installer avec mon plateau devant les derniers épisodes de *Sex and the City*. Vers vingt-deux heures, la bouteille de rouge étant aussi vide que mon verre, je peinais à terminer le dernier manuscrit, intitulé *L'amour est une plaisanterie*. Je suis descendue en pyjama jusqu'au night-shop du coin de la rue.

Le vieux monsieur qui le tient depuis des années est tellement gentil. Quand j'ai un peu de temps devant moi, je papote avec lui de tout et de rien. Il ne sait malheureusement pas lire, mais il adore que je lui fasse quelques récits de mes dernières trouvailles. Bouteille à la main, je me suis avancée vers le comptoir quand mon cœur a fait une pirouette. Lui, l'inconnu qui avait malencontreusement fait les frais de ma maladresse, était là, devant moi. Vêtu d'un long manteau noir et d'un bonnet en laine, tu achetais des cigarettes. J'ai prié de tout mon être pour qu'il ne se retourne pas vers moi, vêtue d'un pyjama à petits pois roses. Peine perdue, il a pivoté dans ma direction et ce même regard chaleureux s'est posé sur moi.

— J'espère que vous n'avez pas de café chaud sur vous ce soir.

J'ai senti que je m'empourrais. Il était beau et il semblait avoir de l'humour. Je n'ai pu m'empêcher de sourire et, moins bête que quelques heures auparavant, ou plutôt pire encore, je lui ai répondu aussi stupidement que détachée :

— Pas de café, mais une bouteille de rouge si vous le souhaitez !

De nouveau, un sourire étincelant s'est dessiné sur ses lèvres fines et la forme de son visage s'est adoucie. En guise de réponse, il m'a fait un signe de la main pour me laisser passer. J'ai déposé sur le comptoir les vingt dollars de la bouteille et, timidement, me mordillant la lèvre inférieure, je suis sortie du *night-shop*, le bel inconnu m'emboitant le pas. L'air s'était encore rafraîchi et, pourtant, il me semblait faire une chaleur étouffante. Je sentais ce regard posé sur moi et mes joues, se teinter de plus en plus au passage. Arrivée devant mon immeuble, je me suis retournée vers lui. Qu'allions-nous faire à présent ?

Dansant sur un pied et puis sur l'autre, tenant fermement cette bouteille de vin qui me mettait dans une situation délicate, je ne savais comment réagir. Il s'est penché lentement vers moi, sûr de lui, alors que mes jambes devenaient cotonneuses.

Je me suis rendu compte qu'il était grand comparé à moi. J'ai baissé les yeux et inspiré profondément. Sa proximité me laissait deviner un parfum oriental. Une touche délicate de cèdre, de musc, de bergamote et de jasmin. Son visage était à proximité du mien et son souffle caressait ma peau. Sa main est passée sous mon menton, me forçant à relever la tête vers lui, mes yeux dans les siens. La sensation de papillons dans le ventre m'a submergée. Cette émotion qui vous traverse comme une foudre qui s'abat en terre inconnue lorsque vous êtes adolescente, voilà qu'elle me frappait, moi.

— M'inviter pour un verre sans me connaître, c'est un peu dingue, non ?

— Certainement...

— Un prénom sur un visage, ce n'est pas que c'est vieux jeux, mais je préfère tout de même !

— Chloé. Je m'appelle Chloé.

— Enchanté Miss Chlo. Je suis Thomas Finiganne, anciennement l'inconnu du café.

\*

Mon dernier manuscrit était resté sur la table basse, entre deux verres vides. Sans que je voie le temps passé, Thomas et moi avons noué le dialogue comme si nous nous étions toujours connus. Des sourires et des rires fusaient dans mon salon, jusqu'à ce que sa paume m'effleure avec douceur le bout des lèvres. J'ai rougi, réprimant un sourire qui se dessinait malgré moi. Mes pulsations cardiaques se sont accélérées lorsqu'il m'a attirée vers lui, dans le creux de ses bras. Dégageant une mèche de cheveux derrière mon oreille, il a effleuré du pouce ma bouche, l'ossature de ma mâchoire, sa main a caressé mon cou et ses lèvres ont effleuré mon front, mes joues, avant de s'attarder sur les miennes. Nos mains ont parcouru nos corps, de découverte en découverte. Sans nous connaître, nous avons pourtant l'impression de savoir ce que l'un attendait de l'autre par passion et par envie. Vers trois heures du matin, nous étions dans le canapé, dans les bras l'un de l'autre, un plaid en guise de couverture.

— Tu vas certainement trouver cela très cliché, voire maladroit, mais je n'ai pas pour habitude de coucher avec un inconnu, et encore moins le premier soir.

— Je ne suis pas un inconnu... Tu sais mon prénom après tout.

Il resserrait son étreinte autour de moi en déposant des baisers sur mes épaules dénudées. Je me suis blottie dans

le creux de son coude avant de m'endormir profondément devant le crépitement du feu dans la cheminée.

\*

Au petit matin, une odeur de café et de croissant brioché a éveillé mon estomac terriblement affamé. J'ai regardé autour de moi et n'ai vu personne. J'ai positionné le plaid autour de mes épaules, traînant les pieds jusqu'à la cuisine. Un mot écrit sur le calepin d'une plume légère et fluide.

*Belle inconnue qui ne l'est plus, je dois me rendre à un rendez-vous important. Vu le nombre d'appels sur ton portable, je suppose que tu es toi aussi attendue. Petit déj offert par l'inconnu du café renversé.*

*PS : Je sais où te trouver.*

*Thomas, l'inconnu sans être inconnu.*

Soudain, j'ai pris mon portable n'affichant pas moins de trente-deux appels en absence et des dizaines de messages de Roman qui devait certainement déjà prendre rendez-vous chez son chirurgien plastique pour de nouvelles injections de botox afin de limiter les rides que je lui procurais avec mon manque de professionnalisme. Au taquet, je lui ai envoyé un SMS rapide : « J'arrive, excusez-moi, accident sur la route. » Et j'ai filé à toute vitesse sous la douche. Je suis sortie de chez moi quelques minutes plus tard, vêtue d'une jupe crayon noire et d'un chemisier blanc satiné cintré, assortis d'une paire de bottes noires à talons aiguilles. Le premier taxi m'a conduite *illico* à la maison d'édition où j'ai dévalé l'escalier en bois ciré avant de traverser

l'immense hall aux portes vitrées. J'entendais Léna – l'assistante personnelle –, prendre ma défense dans le bureau du fond, celui de Roman. Il était furax. Je pouvais l'entendre à des kilomètres à la ronde. Il fulminait, jurait et pestait quand je suis arrivée dans l'encadrement de la porte ouverte. Quand il m'a aperçue, il n'a plus dit mot et Léna a disparu dans son bureau en fermant la porte derrière elle. Roman m'a fusillée du regard tout en me faisant signe de m'asseoir d'un geste brusque de la main. J'ai obtempéré et me suis installée à son bureau, les manuscrits en main. Il a soufflé en fermant les yeux et en balançant sa tête de droite à gauche. Non, cela ne présageait rien de bon pour moi.

— Chloé... Chloé... Que vais-je faire de toi ? Il y a combien d'années que tu travailles pour la maison ? Six ? Sept ?

— Huit ans, Monsieur.

— Et après huit années ici, tu ne te dis toujours pas que l'heure, c'est l'heure ?

— Sans vouloir vous manquer de respect, monsieur Glover, malgré mon retard qui est tout de même le seul depuis justement huit ans, j'ai pu rédiger les critiques des manuscrits que vous m'avez soumis et je peux vous assurer que plus aucun retard ne perturbera mon travail.

— Chloé, je vous ai offert ce poste pour de multiples raisons, notamment votre flair pour dénicher de nouveaux auteurs. Mais s'il vous plaît, ne me faites pas regretter mes choix quand vous agissez de façon contre-productive ! Vous ne pouvez pas vous permettre d'être en retard, surtout quand nous avons une réunion avec le staff !

— Excusez-moi pour cet incident qui, je peux vous l'assurer, ne se reproduira plus.

— Quittez mon bureau en vitesse avant que je ne change d'avis. Un auteur sera dans le vôtre d'ici dix minutes pour travailler sur les quelques points à revoir. Dans une heure trente tapante, je vous veux en salle de réunion avec quelque chose à nous mettre sous la dent.

— Bien, Monsieur !

J'ai déguerpi à toutes jambes, sentant le regard lourd de Roman, complètement furax et pourtant raisonnable. Lorsque je me suis installée dans mon bureau, un SMS est apparu sur l'écran de mon téléphone. La petite bulle verte indiquait : « Roman : Excuse-moi Chloé, mais en tant que patron, je n'avais pas le choix. Je devais montrer l'exemple. » Je lui ai répondu par un smiley levant le pouce, et ai commencé ma journée de travail. La matinée avait été chargée.

L'auteur avec qui j'avais rendez-vous était complètement à l'ouest et refusait toute modification, ce qui nous mettait dans l'embarras total, une impasse à laquelle je devais trouver une solution avant la fin de la journée. La réunion, quant à elle, a été brève et ficelée à la perfection. Roman a laissé sa rancœur de côté quand nous sommes sortis de la salle avec deux nouveaux auteurs de thrillers qui feraient un succès énorme l'automne suivant. Quoi de mieux qu'un thriller quand le froid nous force à préférer la couette plutôt qu'une sortie sous la pluie et le vent soufflant de toutes parts ?

À quatorze heures, je me suis accordé un hot-dog du marchand du trottoir d'en face et un café au caramel. Assise sur le seul banc en face de mon travail, je ne pouvais m'empêcher de penser à la nuit précédente, au déroulement de cette journée. Moi, Chloé Pierce, la seule de la fratrie, parmi mes cinq sœurs, qui avait



toujours eu la tête sur les épaules – les études, le travail, une vie rangée et réglée comme du papier à musique –, comment avais-je pu dévier de mon chemin de vie tracé sur ligne droite ? Je ne m'étais pas reconnue cette nuit, je ne parvenais pas à me comprendre, mais je m'étais sentie tellement vivante, cette sensation dans mon cœur, dans mon corps. Thomas Finiganne... Pourquoi lui ? Pourquoi moi ? Pourquoi nous ? Un café renversé et me voilà, le soir même, avec lui sous les draps. Je ne pouvais pas penser à lui, je ne le devais pas. Je devais me concentrer sur ma carrière, sur mes objectifs de vie. Je me sentais sale, non pas à cause de Thomas, mais à cause de moi. Il devait me considérer comme une fille facile, une fille paumée. Cette fausse idée de moi me révoltait, et pourtant, le comportement que j'avais eu la veille avec lui aurait pu lui donner raison. Malgré tout, je ne pouvais nier que cette fougue imprévue m'avait bouleversée. Je m'étais sentie heureuse et épanouie. Pendant un court instant, je m'étais souvenue de l'insouciance d'une rencontre, du feu qui nous anime intérieurement lors d'un premier rendez-vous.

La neige qui s'est mise à tomber m'a tirée de mes pensées. Je me suis ressaisie et ai aspiré une bouffée d'air frais. Je suis retournée à mon bureau où, en déposant mon écharpe sur le canapé, j'ai découvert trois piles d'une dizaine de manuscrits sur la table basse. Un simple Post-it griffonné : « Textes du jour ». Me voilà embarquée avec mes auteurs en herbe.

Je me suis servi un thé à la poire et à la cannelle avec une touche de miel. Mon bureau était vaste et quelques aménagements étaient encore nécessaires. Il faudrait que je prenne le temps de m'y installer. J'ai grimacé à l'idée

de m'y mettre, mais en même temps, ce lieu qui était enfin devenu le mien méritait bien un relooking cocooning pour que mes futurs auteurs se sentent bien quand ils viendraient me voir. Un peu dépitée, je me suis installée dans le sofa en cuir noir et ai pris un plaid. J'ai attrapé le premier manuscrit, *Meurtre en eaux troubles* d'un certain Maxime Pylliverton. L'écriture était fluide, mais la trame était longue, très longue. J'ai commencé mes annotations. Je pense que c'est pour cela que j'aime mon métier. Lire a toujours été une passion. J'ai toujours eu une attirance pour les thrillers, mais je reste assez large dans mes domaines de lecture. Je rêve de créer ma propre maison d'édition que je pourrais diviser en deux parties afin qu'un maximum d'auteurs puissent avoir l'opportunité de laisser une trace avec leurs écrits. Il y a tellement de manuscrits oubliés qui ont pourtant un potentiel inimaginable. Un jour peut-être... En attendant, Roman attendait avec impatience mes diverses conclusions et je me suis plongée à corps perdu dans la lecture de mes petits protégés.

\*

Dix-neuf heures, *Disparition à Friday Harbor* concluait ma journée de travail. J'ai terminé la rédaction de mon rapport et de mon argumentation afin que le cercle de lecteurs puisse se faire une idée avant la lecture. J'ai rangé mon bureau et j'ai emporté deux manuscrits qui accompagneraient ma soirée. J'ai salué la secrétaire de Spencer du service romance avant de glisser quelques mots bienveillants au gardien qui venait de perdre sa femme à la suite d'un cancer de l'utérus. À l'extérieur, la neige couvrait les trottoirs d'une belle pellicule blanche.

Les buildings imposants s'allumaient petit à petit alors que la circulation se faisait toujours plus dense. Les décorations de Noël garnissaient les devantures des boutiques chics, les ornements lumineux traversaient les rues. Avant de prendre le métro, je me suis arrêtée à la librairie Barn & Nobles où je n'ai pu m'empêcher d'acquérir le livre de mon premier auteur publié grâce à ma détermination. J'ai feuilleté les premières pages et me suis attardée aux remerciements où, avec une satisfaction légèrement narcissique, j'ai découvert mon nom.

— Bonsoir, jolie non-inconnue, j'espérais bien vous croiser.

Mon cœur s'est emballé au son de sa voix. Un petit sourire s'est dessiné sur mes lèvres et je me suis retournée vers lui. Il était derrière moi, un livre de droit commercial à la main. Il m'observait de son regard insistant. Il s'est approché de moi et a déposé un baiser sur mon front.

— Bonsoir, étranger. Comment savais-tu où me trouver ?

— Que répondre ? L'imprévu, le romantisme, l'insouciance ?

— Je suis plutôt terre à terre avec un chemin droit et non sinueux.

— La jeune femme d'hier a-t-elle disparu dans la circulation new-yorkaise ?

— Elle était plutôt perdue sans GPS.

Il m'a regardée tout en reculant d'un pas. Je me suis aussitôt excusée et me suis approchée de lui.

— Je suis désolée. Je ne voulais pas avoir ce ton froid. Je ne m'attendais pas à ce qu'il s'est passé hier soir et je t'avoue que je ne sais pas où je mets les pieds. Mis à part